

Fragments d'une histoire éditoriale

Le texte ci-dessous correspond à la version longue et non éditée de l'entretien donné par Lucette Valensi, secrétaire de la rédaction des Annales entre 1980 et 1985, à Guillaume Calafat, actuel membre du comité de rédaction. Alors que les marques d'échange ont été volontairement supprimées dans la version publiée de l'entretien, elles sont ici maintenues. Ce dialogue s'insère dans un ensemble de témoignages visant non à revenir sur l'histoire de « l'école des Annales », mais à mettre en lumière la fabrication concrète de la revue aussi bien que son fonctionnement matériel et humain.

Comment avez-vous commencé à collaborer à la revue, et de quelle manière y avez-vous pris des responsabilités ?

Progressivement en vérité. J'ai commencé à collaborer avec la revue dès mon arrivée à Paris, en 1965. Marc Ferro m'a aussitôt mobilisée pour faire des comptes rendus sur les questions agraires et sur les mouvements sociaux dans les campagnes. Au début, le comité m'envoyait des livres sur l'Italie – ce qui n'était pas du tout ma spécialité – et j'en rendais compte rapidement, comme on prépare des cours d'agrégation.

J'ai commencé également à traduire des articles, ce qui n'apparaît pas car l'on ne notait pas le nom du traducteur ou de la traductrice. Par exemple, un article de Celso Furtado – très éloigné de ma spécialité. J'ai noué une relation très forte avec la revue, dès 1965-1966, grâce à Marc Ferro que j'avais rencontré au Congrès international des sciences historiques. C'était encore une instance importante car c'était le seul espace où l'on rencontrait des historiens des pays de l'Est et de l'Union soviétique. On y allait pour savoir ce qu'ils avaient à dire et pour présenter nos propres façons de faire de l'histoire.

Où était-ce ?

À Vienne. Marc Ferro, à l'époque, dirigeait la revue en toute liberté. Il était le seul à bord pratiquement. Il rendait compte à Fernand Braudel de ses intentions ou de ses projets. Braudel lui laissait toute liberté. Et quelques années plus tard, c'est Braudel qui a pris l'initiative de nommer Jacques Le Goff et Emmanuel Leroy Ladurie à la direction de la revue, et ils ont à leur tour recruté André Burguière. Je crois que Marc a mal vécu ce passage à un dispositif dans lequel il n'avait plus les coudées franches.

Lorsqu'André Burguière a voulu passer le relais, il m'a contactée. J'enseignais au Centre expérimental de Vincennes, et j'ai refusé son offre. Mon premier article publié date de 1967, il

porte sur les esclaves. J'avais déjà une approche comparative ; je n'aime pas les approches étroitement monographiques, je préfère aborder les problèmes sous plusieurs angles. L'article relevait encore de l'histoire économique, quantitative ; il y était question du prix de l'homme en Méditerranée – le prix comparé des esclaves blancs et des esclaves noirs.

J'en avais soumis un autre à Marc Ferro, qui l'a montré à Braudel. Celui-ci trouvait mon texte tout « tourneboulé », aussi mal écrit qu'un article de Jacques Berque ! Il l'a trouvé prétentieux : j'essayais de trouver un ordre, des régularités, des structures dans la ville arabe, généralement décrite comme un labyrinthe.

Leroy Ladurie m'a arraché un autre article sur la peste, avec une cartographie et une chronologie élargies à la Méditerranée, cadre plus large que ce que j'étudiais à l'époque (la Tunisie rurale, sujet de ma thèse). Je faisais beaucoup de comptes rendus. J'invitais à lire de nouveaux auteurs : j'ai été la première à traduire Ernest Gellner, à introduire un article de Gellner dans les *Annales*. Cela devait être à la fin des années 1960. Je l'ai découvert en 1968 et lui ai demandé une contribution, qui a fait date. Les spécialistes du Maghreb l'ont mal reçue, ils se demandaient si l'approche anthropologique n'allait pas soustraire le Maghreb au changement historique. Or, c'est le moment où les historiens s'essaient à l'anthropologie historique. Ce qui est assez amusant, c'est que mes collègues spécialistes de l'Europe ont découvert Gellner trente ans plus tard, avec *Nations et nationalismes*, sans connaître ce qu'il avait écrit préalablement. De même avec Fredrik Barth, que j'ai commencé à lire lorsqu'il travaillait sur les structures sociales de l'Afghanistan ou du Pakistan. Les spécialistes de l'Europe l'ont découvert trente ans plus tard, quand l'histoire sociale était abordée de manière plus dynamique que ce que l'on faisait du temps de Labrousse et autres maîtres de l'histoire sociale en France. Bref, j'ai servi à cela : à introduire l'anthropologie sociale et politique (dans le cas de Gellner et Barth), ou à intégrer les femmes (avec par exemple article d'Annette Weiner), et à rendre compte de travaux qui étaient plus sociologiques ou anthropologiques que strictement historiques.

Pourquoi avoir refusé la proposition d'André Burguière ?

Je ne voulais pas de position de pouvoir. J'étais maîtresse de conférences à Paris 8 : je ne voulais pas occuper de position de pouvoir, avoir à juger – et à sanctionner – des collègues. J'ai soutenu ma thèse en 1973 et je suis restée à Paris 8 jusqu'en 1978. Quand Paris 8 a déménagé de Vincennes à Saint-Denis, j'ai eu la chance d'être recrutée à l'EHESS [École des hautes études en sciences sociales].

Je m'entendais très bien avec André Burguière. Quand Jacques Revel a pris la suite, et à la fin de son propre mandat, il a pris contact avec moi à nouveau ; et cette fois, j'ai accepté parce que j'avais changé un peu de point de vue.

Pour revenir aux comptes rendus et aux articles anthropologiques qu'on vous demandait, vous sentiez que c'était quelque chose qui était décidé par un petit groupe de personnes pour compléter ce que la revue n'avait pas ou bien l'on sollicitait d'abord des personnes pour leur demander ce qu'elles estimaient être intéressant ?

C'était encore un monde assez restreint ; nous étions proches les uns des autres. Je n'ai jamais eu de relations de très grande complicité ou de proximité avec Le Goff. Mais en revanche, beaucoup avec Leroy Ladurie, Marc Ferro depuis le début, Burguière et Revel. On se retrouvait dans toute sorte d'instances. Il y avait par exemple un groupe qui se réunissait au 54 boulevard Raspail [siège de l'EHESS] avec Krzysztof Pomian et découvrait par lui l'école historique

polonaise. Un autre se retrouvait le samedi après-midi à la Sorbonne (il faut le faire !) pour discuter gravement de la société féodale, ou des structures socio-politiques d'empires très éloignés. On entendait parler de la Chine. J'avais parlé de l'Empire ottoman. Une trentaine d'historiens participaient à ces échanges. Il y avait là Jean-Claude Schmitt, de jeunes historiens de l'université de Paris 1 et d'autres.

Il existait une sorte de compagnonnage, qui a fonctionné quand je suis entrée aux *Annales*, et qui a continué à fonctionner avec Bernard Lepetit. Une rupture s'est ensuite produite, une rupture de génération peut-être. Typiquement, par exemple, nous avons cessé de dîner les uns chez les autres. Je n'ai jamais su où habitait Jean-Yves Grenier – peut-être n'est-il jamais venu chez moi non plus. Alors qu'il y avait jusque-là une plus grande sociabilité. Il nous est souvent arrivé de voyager ensemble – à Moscou, Tunis ou Istanbul. Ce qui n'excluait pas conflits ou désaccords.

Et vous lisiez les *Annales* ?

Je me suis éprise des *Annales* à la bibliothèque de la Sorbonne, quand j'étais étudiante et quand j'ai lu les premiers articles de Marc Bloch – Marc Bloch, bien plus que Lucien Febvre. Puis, ce fut Braudel, la *Méditerranée*, qu'on lisait dans une édition amputée parce que les étudiants arrachaient les courbes, les croquis, les cartes, etc. C'était la première édition. Lire ce livre a été pour moi un bonheur. J'étais braudélienne avant même de le rencontrer.

Vous le rencontriez encore autour de la revue ?

J'ai rencontré Braudel indépendamment de la revue. Je fréquentais son séminaire, pour lequel on recevait des cartons d'invitation. Il n'y recevait pas d'étudiants. On était encore dans un système qui n'avait pas de préoccupation didactique ; il ne s'agissait pas de former des étudiants. Passée l'agrégation, chacun préparait la grande thèse, et allait retrouver d'autres chercheurs dans des séminaires variés. Dans celui de Braudel, il y avait Immanuel Wallerstein, Eric Hobsbawm, Williams Randles, Nathan Wachtel et quelques autres collègues. C'était très divertissant. Braudel ne préparait pas d'exposé, c'était une rencontre intellectuelle. Il m'a chargée un jour de jouer le rôle de l'anti-Wallerstein. On s'est bien amusé.

Quand Braudel a eu ma thèse entre les mains, il m'a dit que j'avais une écriture « virile », ce qui était pour lui un compliment.

Braudel a-t-il paniqué quand vous êtes arrivée à la revue ?

Pas lui, pas lui ! Il faudrait vérifier les dates : mais c'est Clemens Heller et quelques autres qui se sont dit : « qu'est-ce que cette ancienne communiste vient faire ici ? » J'avais une réputation de pétroleuse, injuste, car je n'ai jamais commis d'actions violentes ou illégales. L'université de Paris 8-Vincennes restait sulfureuse. Mais Braudel s'est très vite rassuré. J'allais le voir le lundi à son bureau, où il venait tous les lundis. J'allais le voir, et il était très *flirtatious* (en français, on dirait séducteur). Un jour il m'a dit : « Lucette, on va fonder une nouvelle revue. Laissez tomber les *Annales* ! » Et je lui ai répondu : « Je ne peux pas cracher dans la soupe qu'on vient de me servir. » Il voulait qu'on rompe avec la revue. Il ne supportait plus Leroy Ladurie et Le Goff, qu'il avait placés là et qu'il considérait désormais comme totalement illégitimes. Il souffrait peut-être d'avoir été mis à l'écart.

Charles Morazé s'est aussi inquiété de mon arrivée. Ça devait le travailler : j'étais la première femme dans le comité, je n'étais pas normalienne, je travaillais sur le Maghreb. J'étais donc

triplement atypique. Pour nous jauger, il nous a invités chez lui ; le comité de rédaction s'est réuni chez lui une ou deux fois, dans le 16^e arrondissement. Ensuite, les choses sont rentrées dans l'ordre, si je puis dire. Personne ne s'est plus inquiété de mon orientation.

Ce qui a fait problème, c'est peut-être (alors que les autres membres du comité se connaissaient déjà) de me faire un peu de place. J'étais comme la sœur cadette qu'on n'a pas le temps d'écouter. Je n'ai pas fait d'esclandre. Des années plus tard, je leur ai dit que ça ne s'était pas aussi bien passé qu'ils le croyaient. J'ai même songé à partir à un moment. J'étais la seule femme du comité et les gens avaient l'habitude de téléphoner pour parler à monsieur un tel ou monsieur un tel. Je prenais les messages ! Il m'est arrivé de répondre, impatiente, « je ne suis pas la secrétaire de Monsieur Revel ! », parce que ça devenait énervant. Et Revel continuait d'occuper le bureau principal tandis que j'étais dans un angle, relisant les épreuves. Je ne pensais pas que c'était mon rôle unique ! On n'attendait pas que je fasse des propositions ou que je prenne des initiatives. J'ai fini par le faire, en silence.

Quand vous êtes rentrée dans le comité de rédaction, vous avez pris directement le secrétariat de rédaction ?

Oui. Mais ce n'était pas, comme je viens de vous le dire, une position au sommet ou une position de pouvoir.

Combien étiez-vous dans le comité ?

Il y avait Le Goff, Leroy Ladurie, Marc Ferro. André Burguière et Jacques Revel devenaient directeurs. Si vous regardez la revue à l'époque, mon nom apparaît en tout petits caractères, ainsi que celui des assistantes à la rédaction. Personne ne s'en préoccupe. Moi non plus. (Deux fantômes, Marianne Mahn-Lot et Paul Leuilliot, ne fréquentaient pas la revue depuis longtemps. Mais tant qu'ils seraient en vie, leur nom figurerait sur la couverture.) C'est seulement quand Bernard Lepetit me succède qu'il demande que son nom figure en gros caractères, comme les autres. La présentation a été modifiée. J'ai alors fait remarquer que des femmes travaillaient dans les deux bureaux voisins, qui faisaient le gros du boulot et dont on ne voyait guère le nom. Ceux de Martine [Grinberg], puis d'Yvette Trabut ont alors figuré.

Sur l'ours de la revue, on voit ces modifications-là, dont vous avez été à la fois actrice et spectatrice. Comment fonctionnait un comité de rédaction type ?

Le comité de rédaction se réunissait une fois par mois : les articles manuscrits étaient distribués à l'avance. Certains d'entre nous les lisaient le dernier jour et très rapidement. Le plus rapide, le plus efficace, était Leroy Ladurie qui pouvait lire dix articles en une heure et aller à l'essentiel. Il lisait les livres de la même manière. Nous nous retrouvions le vendredi et nous respections un scénario régulier : Le Goff prenait la parole et faisait une sorte d'exposé sur la conjoncture, sur l'EHESS, sur son émission à la radio, sur France Culture. Il commençait par occuper le terrain. Son éloquence faisait que c'était parfaitement accepté.

Puis on discutait les articles un à un. Il y avait en général une sorte d'accord sur les plus mauvais ou sur les meilleurs. On débattait surtout sur ceux du milieu. Certains d'entre nous apportaient beaucoup d'articles. Leroy Ladurie, en particulier, voyageait beaucoup à l'époque, et en rapportait de partout. Jusqu'au moment où il s'est dit qu'il y avait trop d'articles en anglais et qu'il fallait revenir au centre. Ferro en apportait, souvent plus inclassables. J'en apportais des « marges », qui s'étendaient de l'Asie aux Amériques. Il me semble qu'on intervenait dans la

revue : on y publiait les uns et les autres. Le seul qui n'y publiait pas, c'était Revel. Ça m'irritait un peu que ses articles paraissent dans *Enquêtes* ou dans d'autres revues que les *Annales*. Nous étions plus directement impliqués. Il y avait un côté « famille », *Gemeinschaft*.

Vous discutiez uniquement les articles ; mais discutiez-vous également les trains de comptes rendus ?

Non, la secrétaire de rédaction s'occupait de faire le tri et la distribution. Nous recevions beaucoup d'ouvrages, dont la distribution me revenait. Il était rare que d'autres collègues passent et proposent des noms. Martine [Grinberg] s'occupait de la réception et de la relecture des comptes rendus. C'était la cheville ouvrière de la revue telle qu'elle se fabriquait. Pour le budget ou les aspects financiers, je peux dire que je ne m'en suis jamais occupée. Yvette [Trabut] s'en chargeait. Il m'est arrivé en revanche d'aller à Dijon chez l'imprimeur, qui imprimait aussi les prestigieux volumes de la Pléiade. J'y suis allée une fois seule, avec mon mari, en voiture. Et une autre fois avec Yvette et Martine. Ça n'a pas servi à grand-chose, je le crains. Mais j'avais envie de suivre la production depuis le début.

En tant que secrétaire de rédaction, vous corrigiez les épreuves, c'est-à-dire ?

Je relisais tout, les premières et les secondes versions ; je revoyais les traductions ; je relisais les bons à tirer. Il m'est arrivé de traduire depuis l'anglais. Je révisais volontiers les textes du point de vue stylistique. Revel avait lancé cette pratique, ou peut-être Burguière avant lui. Je ne supportais pas les répétitions, les phrases alambiquées, le jargon. C'était plus facile pour les traductions. Je remettais de l'ordre, ou de la clarté, dans les textes des auteurs français, qui l'acceptaient volontiers. Je me rappelle une fois François Furet descendant de l'étage où il était alors président de l'EHESS, le neuvième étage : «Vous dites qu'il y a quelque chose qu'il faut reprendre, quelque chose de confus dans le raisonnement ? » Il a en fait très bien pris la chose.

Avec les éditrices et les secrétaires, entreteniez-vous un bon rapport ?

Il n'y a pas eu de conflit : avec Yvette, c'était une relation amicale. Nous avons voyagé ensemble, vers les États-Unis. Nous sommes allés chez elle, en montagne, à Tulins, nous dînions chez elle. Il y avait une relation sororale.

Existait-il une unité stylistique pendant la période où vous officiez ?

Oui, je crois. Il y avait une unité d'inspiration parce que c'est la période où tout le monde – sauf peut-être Marc Ferro qui suivait son propre agenda et nourrissait des idées assez indépendantes – faisait l'expérience de l'association entre histoire et sociologie, histoire et anthropologie. Je n'avais pas l'impression de distance ou de conflit.

Comment acceptiez-vous ou refusiez-vous les articles ?

Ah ça, ce n'était pas bon ! Nous avions en quelque sorte une lettre modèle de refus qui se composait de quatre lignes, dont je ne connais pas l'inventeur. « Nous avons le regret de vous annoncer que nous n'avons pas retenu... » On n'expliquait pas pourquoi. Il est arrivé que Daniel Roche nous demande exactement pourquoi les articles de certains de ses étudiants n'avaient pas été retenus. Nous avons négligé de lui répondre... Nos lettres étaient assez sèches et pas assez respectueuses de l'ego des auteurs. Je ne le ferais plus aujourd'hui.

Et pour l'acceptation, en particulier pour ces articles « du milieu » ?

On suggérait des révisions ; il y avait un travail de collaboration qui nouait quelque chose entre l'auteur et la revue.

Et des articles acceptés tels quels ?

Si vous faites une sociologie des auteurs, vous observerez une constante et une régularité. L'Europe restait vraiment centrale. Mais il est devenu normal d'avoir des articles sur l'Afrique, le Maghreb et le Moyen Orient ou l'Asie. C'est la qualité et l'approche qui comptent, et pas la distance. Est-ce que les lecteurs, européens, spécialistes de l'Europe lisent les articles sur la Chine ou le Maghreb ? J'ai des doutes !

Dans ces articles que vous acceptiez et réélaboriez, tous les membres étaient-ils partie prenante de cette tâche de réécriture ?

Ils n'intervenaient que pour accepter ou rejeter les articles. Jusqu'au point où nous avons été accusés de devenir un comité de censure, plutôt qu'un comité de lecture. D'un autre côté il y avait un vrai leadership parce qu'il y avait une homogénéité à la fois de génération et de profil sociologique : génération dans le cas de Le Goff, Leroy Ladurie et Ferro ; et puis le profil de Burguière et Revel, qui ne tranchait pas avec le précédent. Moi, c'était un peu différent, je l'ai déjà dit : je n'étais pas khâgneuse, ni normalienne ; je suis une femme, je travaillais sur le Maghreb. En même temps, j'ai fini par trouver ma place.

Est-ce que le comité a motivé son choix de vous recruter justement parce que vous ne cochiez pas toutes ces mêmes cases ?

Il faut leur demander ! Je n'en sais rien. Quand je suis, au bout de quatre ou cinq ans, passée à autre chose, je suis revenue au centre, l'histoire de l'Europe, et j'ai demandé à Bernard Lepetit de me succéder. J'avais sollicité deux femmes, qui ont décliné l'offre. Une d'elles enseignait à la Sorbonne et avait beaucoup de doctorantes ; pour l'autre, cela tombait mal dans sa carrière intellectuelle, mais nous avons gardé de très bonnes relations.

Quand Marc Ferro dirigeait seul les *Annales*, il était extrêmement dynamique. Il invitait les gens à déjeuner, des auteurs potentiels. Il savait écouter ce que les gens avaient à dire, puis il les introduisait ou non dans la revue. Je crois qu'aucun ne l'a fait par la suite. Les directeurs prenaient un article parce qu'ils passaient dans telle université des États-Unis, d'Angleterre ou d'Italie ; ou ils étaient allés à un colloque, ils avaient rencontré tel auteur, ils rapportaient un papier. Mais ce n'était pas la même forme de sociabilité. Du coup, je trouve que Ferro repérait plus les gens inclassables, un peu marginaux, un peu paumés au CNRS, parce qu'au CNRS, on était inscrit dans un laboratoire (c'était mon cas quand je suis arrivée en France), mais ça ne voulait rien dire, on était plutôt isolé. C'est Marc Ferro qui m'a sorti de l'isolement.

Une fois que vous êtes à la tête de la revue, comment envisagez-vous la confection d'un numéro spécial ou d'un numéro thématique ?

Il y a eu des cas où c'était téléguidé. Évidemment « Histoire et anthropologie du monde musulman », où je me suis sentie obligée de faire intervenir certains auteurs dont je me serais bien passée, mais j'ai pu faire intervenir des gens qui faisaient de l'histoire anthropologique ou de l'anthropologie avec une dimension historique. J'étais assez contente de réussir à le faire. Il y a eu aussi le numéro sur l'année 1942 et les juifs en France.

Comment vous rubriquez les numéros ?

Par exemple, je connaissais assez bien les collègues du centre Louis Gernet ; c'est parti de mon amitié avec Pierre Vidal-Naquet (qui s'est brisée plus tard). Et puis avec Alain et Annie Schnapp. J'ai bien connu François Hartog et nous avons même co-dirigé une revue, *History & Anthropology*, avec Nathan Wachtel. D'où l'idée de faire quelque chose avec le centre Louis Gernet et François Hartog.

J'essaie de me rappeler s'il y avait d'autres numéros... Il y a le dossier Polanyi, mais je n'étais pas encore dans la revue. (Voilà, vous me demandiez pourquoi j'ai été invitée à rejoindre les *Annales*, c'est clairement à cause de cela qu'ils m'ont recrutée ! Je leur apportais des dossiers tout faits.) Je me revois assise dans le couloir à l'extérieur du bureau des *Annales* avec Jacques Revel à qui j'ai présenté l'anthropologie économique de Karl Polanyi. Ça nous changeait de l'anthropologie structurale, parenté, mythes, etc. C'était une autre entrée. J'avais pratiqué l'anthropologie anglo-américaine qui s'intéressait plutôt à des questions de morphologie sociale et politique, d'anthropologie économique. Après Karl Polanyi, il y eut aussi Alexandre Chayanov, des auteurs méconnus en France. Le dossier « Pour une histoire anthropologique » date de 1974.

Il y a eu également un numéro sur les archives orales. La problématique de la mémoire a surgi pendant qu'on travaillait sur ces archives orales. Au départ, ces archives orales apparaissaient, pour l'Afrique notamment, comme un substitut des archives écrites parce qu'il n'y en a pas, ou peu, ou d'époque coloniale. Elles servaient à combler des lacunes : c'était une vision très positiviste en fait. Puis on découvre Maurice Halbwachs. Et la problématique de la mémoire va remplacer le travail empirique de constitution d'archives. Je crois que le numéro se ressent de cette prise de conscience qui n'est pas encore claire. Ensuite, nous avons fait des progrès, nous avons retravaillé : Nathan Wachtel et moi avons publié ensemble *Mémoires juives* et non pas *Archives orales des juifs*. Le livre de Yerushalmi, *Zakhor*, publié à ce moment-là, en anglais et en français, exerce alors une forte influence.

Comment réagissait le comité à l'introduction de ces auteurs et ces traditions de pensée ?

Ils étaient enthousiastes ! Une fois encore, on a découvert *La Grande Transformation* bien après la publication de notre dossier sur Polanyi – Gallimard a d'ailleurs demandé l'introduction à Dumont, alors que j'avais présenté l'ouvrage pour *Le Débat*, mais il fallait à l'éditeur un auteur masculin !

L'importance des comptes rendus était-elle consubstantielle à l'identité des *Annales* ?

Oui, pour rendre compte du paysage intellectuel en dehors de Paris et de la rive gauche... En revanche, on n'en parlait généralement pas en comité. On parlait des auteurs dont il fallait suivre les travaux, auxquels il fallait prêter attention, oui.

Qu'est-ce qui fait d'un article qu'il est pour les *Annales* ? Quels étaient vos critères ? Qu'est-ce qui faisait consensus ?

C'est curieux, mais le fonds ne l'emportait pas forcément ; c'était surtout l'aspect rhétorique : une belle démonstration, une belle écriture, quelque chose de bien ficelé. Il est tout de même remarquable qu'on n'ait jamais demandé à Michel Foucault d'écrire un article. Nous y avons songé mais ne l'avons pas fait, comme si c'était un brûlot trop hétérodoxe, trop éloigné de nos manières de faire. Nous n'avons même pas organisé un débat.

Il existait donc un consensus, il y avait peu d'opposition...

Sauf quand Marc Ferro défendait l'originalité d'un sujet, ou d'un chercheur qui ne savait pas très bien exprimer ce qu'il voulait dire. Ferro était le plus ouvert de ce point de vue.

Les *Annales* étaient un lieu de pouvoir, comme vous l'avez dit.

Oui, un lieu de pouvoir à l'intérieur de l'EHESS. Vous pouvez observer que toutes les personnes qui occupent le poste de secrétaire de rédaction sont élues à l'EHESS... Ce qui n'est pas tout à fait normal. Seul Pierre-François Souyri a échappé à ce cursus. Il a été nommé à l'université de Genève, qui lui convenait très bien. Il a pu y faire des choses intéressantes, on lui a confié des responsabilités qui dépassaient largement sa spécialité.

Comment la programmation intellectuelle de la revue était-elle construite ? Comment souhaitiez-vous donner des lignes directrices ?

Nous étions encore les héritiers de Marc Bloch, de Lucien Febvre et de Fernand Braudel. Il y avait de notre part une grande fidélité, mais aussi une ouverture aux disciplines les plus novatrices : l'anthropologie structurale à l'époque, la linguistique, puis la sociologie... Et encore une certaine école sociologique ! La sociologie de Pierre Bourdieu. J'aimais bien, personnellement, Georges Balandier : nous avons en commun la sociologie britannique, l'école de Manchester. Nous n'étions pas complètement braqués sur le Collège de France et Lévi-Strauss. Mais j'avais en même temps des relations parfaitement collégiales avec Françoise Héritier et le laboratoire d'anthropologie du Collège [de France].

Avec les autres sciences sociales, vous dialoguiez et c'était un dialogue international ?

Oui, complètement. *Past & Present* présentait des similitudes, mais plutôt du côté de l'histoire économique, de l'histoire sociale...

L'héritage de Bloch et Braudel restait donc l'ADN de la revue.

Oui, je crois. Certes, si vous regardez l'œuvre de Le Goff, elle a son autonomie, cela va de soi. Mais, en même temps, elle est dans le prolongement de celle de Bloch ; il n'y a pas de trahison, elle est dans la continuité, avec son génie propre, qui est considérable.

La rupture intervient quand on élargit le comité de rédaction avec Laurent Thévenot, André Orléan... On a pensé qu'il fallait renouveler, qu'il fallait élargir. J'avais fait des propositions en faveur d'une ouverture internationale, mais elles ont été repoussées. À qui ? À Giovanni Levi, Robert Darnton, etc. Ces historiens étaient trop proches de nous, ils ne renouvelleraient pas la revue, m'a-t-on dit. On a décidé de renouveler autrement ; et je crois que Bernard Lepetit a joué le rôle le plus important dans ces choix. Or il me semble que la revue n'a plus eu de *leadership* à partir de ce moment-là, on ne voyait plus de ligne directrice. Cette espèce d'entente à demi-mot, de proximité intellectuelle, que nous avons jusque-là a disparu, parce que ceux qui nous rejoignaient avaient d'autres références, d'autres intérêts, et une certaine autorité intellectuelle dont ils se sentaient investis. Du coup, je me suis retirée. Je ne me sentais plus utile. Jocelyne Dakhliya avait pris le relais pour le monde musulman, et ça suffisait.

Pensez-vous qu'il faut un temps limité dans une revue ?

Les Temps modernes, *Le Débat*, ont fermé boutique. Je serais peinée de voir les *Annales* disparaître. Je vois mal quelle revue occuperait la place. Il y a un problème plus grave de crise des SHS. S'il y a un malaise, il faut l'analyser : qu'est-ce qui a remplacé l'anthropologie et la sociologie ? Qu'est-ce qui déchire la sociologie ? Quel est le paysage intellectuel

d'aujourd'hui ? Du point de vue institutionnel, j'ai l'impression que Sciences Po ramasse la mise.

Vous avez ensuite continué à publier pour les *Annales*, notamment en coordonnant un numéro sur le comparatisme.

J'avais organisé une journée d'études avec Marcel Detienne. Elle n'a pas eu de suite en fait, parce qu'aussitôt Michael Werner a proposé « histoire croisée » ; une série de paradigmes ont été proposés, avec les approches relationnelles. Non sans quelques confusions, car aucun paradigme ne s'imposait. Je ne crois pas qu'on soit sorti d'affaire.

L'histoire anthropologique a peut-être fait son temps. Au reste, elle a suscité de beaux livres, plus que des articles, chez Le Goff par exemple. Dans ma contribution au livre sur l'histoire de l'EHESS, j'avais rédigé le chapitre sur l'« Histoire anthropologique », cosigné avec Nathan Wachtel. J'avais essayé de montrer qu'il ne fallait s'en tenir aux grands auteurs. Le Goff a certes écrit des chefs-d'œuvre, mais nous étions nombreux, parmi les plus jeunes, à entreprendre des expériences, à lancer des séminaires – obscurs ! Nathan Wachtel était encore chef de travaux, de même que Michel Cartier ; j'étais moi-même maîtresse de conférences à Vincennes – donc je n'existais pas, mon nom n'apparaissait même pas sur l'affiche des enseignements de l'École. Mais nous avions des séminaires dans lesquels nous avons tant débattu !

Trouvez-vous que les *Annales* du début des années 1990 ont perdu cette vitalité intellectuelle ?

Oui. Et le fait que l'EHESS soit devenu une institution pédagogique formant au Master et à la thèse : les séminaires ont désormais une vocation didactique. J'ai conscience que ce que je dis est typique du langage des vieillards qui regrettent le temps passé, mais oui, je regrette le côté forum intellectuel, la dimension expérimentale – très nette chez Leroy Ladurie dont je suivais les séminaires en 1969 et 1970. Montaillou, par exemple, a fait l'objet de son séminaire. Il s'essayait sur son public, travaillait ses sources devant nous et ça devenait un bouquin, qui fut un best-seller.

J'ai continué sur ce modèle : mon enseignement n'a pas toujours abouti à des bouquins, mais au moins à des articles, à des contributions à des livres collectifs. Les séminaires, c'étaient le laboratoire de recherches en cours, pas seulement des travaux didactiques pour les doctorants.

Quelle part représentait les *Annales* dans votre temps de recherche ?

J'allais aux *Annales* tous les après-midi. Je ne commençais à avoir un travail qui ne soit pas seulement technique que quand tout le monde était parti, à six heures du soir. Auparavant, il fallait réviser les traductions, les textes, les trains de comptes rendus, faire la table des matières, téléphoner à Dijon, se plaindre de leur retard. Pour le premier numéro que j'ai sorti, j'ai eu une tuile : un article a dû être retiré à la dernière minute, je ne sais plus très bien pourquoi. Il était trop tard pour en introduire un autre. Du coup, à la surprise générale, le numéro ne faisait plus que cent pages. Je me suis dit « qu'on en finisse » et qu'on reparte sur un bon pied.

On vous a associée à l'école des *Annales* en tant que chercheuse ?

Oui, on m'a demandé de présenter « l'école des *Annales* » un peu partout, à Princeton, à Berkeley, à Yale, et bien sûr au Maghreb... C'était reçu avec respect et sympathie, pas dans un esprit critique. Je veillais à associer d'éminents étrangers : j'aimais beaucoup, par exemple,

Robert S. Lopez et, quand j'ai été invitée à Yale, j'ai commencé par une citation de Lopez sur les *Annales*.

Continuez-vous à lire la revue ?

La revue est devenue trop pointue, élitiste, jargonante. Mais oui, j'essaie de suivre les changements dans les manières de faire comme dans les thèmes de recherche.

Quelles suggestions à faire ?

Ce n'est pas à moi de les faire ! Les paradigmes sur lesquels j'ai travaillé, dont j'ai hérité, sont dépassés. Et je veux donc savoir d'où vient l'innovation.

Il faudrait supprimer les « trains » de comptes rendus pour en accélérer la publication, faire circuler plus rapidement l'information sur les recherches neuves. Où se passent la recherche vivante et le dialogue entre disciplines ? Dans les colloques, notamment, qui mettent trop de temps à publier les actes. Or il faudrait refaire une place aux « débats et combats ». Est-il possible de tenter une expérience « Online » de « débats et combats », de « forums » ?